Document generated on 07/05/2025 6:53 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Partir avant le mois de mai

Martine Batanian

Number 84, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3259ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Batanian, M. (2005). Partir avant le mois de mai. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 12–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Partir avant le mois de mai
Martine Batanian

SOLANGE attendait Ulrich en faisant claquer sa bague sur sa tasse. Dans sa tête, le compte des jours qui l'avaient séparée de lui, « un, deux, trois, quatre… » Il y avait longtemps que ce calcul pénible menait à lui seul le ronronnement de son système. « Je m'en veux. À mon âge, me comporter comme une adolescente ! C'est la honte qui m'étouffe, la perte de ma solitude sereine. » La douleur qui suivit la phrase vint du souvenir de l'avoir entendue le matin même, dans la douche, et pendant la vaisselle, vers vingt-deux heures la veille au soir. Encore une fois la voix fragile avait résonné aux alentours du lit, au moment où Solange enlevait ses lunettes de lecture pour s'enfoncer tristement dans l'oreiller désertique. Elle avait crié sa gêne dans le creux des plumes. Sa répugnance d'exister dans un mouvement perpétuel d'attente et d'espérance. Depuis qu'il n'était plus là, ses organes fusionnaient en une plainte forte et désagréable. Et le mot résonnait entre ses yeux gonflés, la honte, comme un mantra indélébile.

Elle avait fini par cesser de cogner sur la porcelaine après qu'une vieille dame l'eut regardée sévèrement. Celle-ci lisait le journal, un article sur la défense des phoques en Alaska. Solange se dit qu'elle aurait bien voulu en être un, loin du monde et près de l'eau. Mourir noyée, impossible de manquer d'air plus que cela. Mourir noyée et perdue, disparue pour tout le monde, plus pour elle. Reposer enfin dans le bleu humide, en retraite obligée, sans avoir à garder les mains ouvertes au cas où quelque chose ou quelqu'un aurait l'idée d'y débarquer. « Les gens penseraient que je suis en voyage. Qui penserait à moi ? » Peut-être Ulrich, celui qui n'ouvrait pas la porte, qui ne la regardait pas et ne lui souriait pas tendrement. Penserait-elle à Ulrich des profondeurs de l'océan, coulante et sèche comme un vieux radeau ? Se rappellerait-elle ses yeux au moment d'accepter la mort et de cesser de lutter ? « Je ne sais pas », murmura Solange, le regard dans les nuages de sa dixième cigarette. Rapidement elle baissa les yeux, gênée d'avoir réellement parlé. Ses yeux dans la

blancheur du lait, elle était gênée d'imaginer que Ulrich pourrait occuper ses dernières pensées. « Et ma mère ? » songe-t-elle dans un mouvement de honte. « Et ma mère ? »

Après avoir replacé les gâteaux, la serveuse compta son pourboire, sécha les verres puis les plaça sur la tablette avec une précision trahissant sa volonté de ne penser à rien d'autre. « Ne penser ni à elle, ni à lui, ni à moi. Se concentrer sur ces verres, seulement. » À sa table, Solange ne bougeait ni ne lisait. Elle n'avait pas envie de connaître les dernières nouvelles du monde. Son actualité personnelle seule la rendait maussade. Ulrich avait toujours su lui éviter de lire le journal, mais il n'arrivait pas. « Viendra-t-il ? Il ne pourrait pas être aussi indifférent », se répondit-elle spontanément après s'être imaginée rentrant seule, se démaquillant sans regard étranger et touchant les mots tièdes d'un livre plutôt que sa peau souple. Voilà déjà plus d'une heure qu'ils auraient dû avoir envie l'un de l'autre. Elle avait pressenti son arrivée à plusieurs reprises. En humant la brise du Sud, elle l'avait imaginé entrer avec son teint bruni, libre, et son air épanoui. Puis elle avait entendu à la radio une chanson qu'il fredonnait parfois lorsqu'il était bien et calme. Et encore, soudainement, le crissement de la porte. Elle se retourna. C'était un homme, c'était un autre.

De la pourriture dispersée entre son âme et sa tête, une épidémie. Elle pleurait, doucement, secrètement. La vieille femme l'aperçut, mais, ne sachant pas quoi dire, tourna bruyamment la page de son journal. « La petite pourra au moins en profiter pour faire un peu de bruit », avait pensé la dame. Soupçon de délicatesse dont avait profité Solange en se mouchant un peu plus fortement grâce à cette offre sonore, à cet espace amical.

« J'ai peur de le perdre, car ce n'est pas de sa faute », pensa Solange. Pourtant, Ulrich avait dit qu'il viendrait, il avait promis d'être au rendez-vous. Elle l'avait entendu dire, « je serai là, j'ai très hâte de te voir ». C'était au téléphone, à la veille de son arrivée à l'aéroport. Ou était-ce plutôt à la veille de son départ ? Sa tête tournait, ses pleurs la gênaient et personne, personne, n'aurait compris. « Que faire, maintenant ? » Attendre encore un peu qu'une main empoigne la porte, une main qui soit la sienne,

douce et large. Attendre que Ulrich lui glisse cette main sous les cheveux, sur l'épaule. Attendre qu'il la regarde dans les yeux en glissant sa main sur la sienne, rapidement, soudainement. Solange sourit de plaisir à imaginer cette courte scène, à la faire reculer et à la rediffuser sur les parois de sa coquille. « J'aimerais parler d'amour, du bas de la nuque et de souffle sur le dos. Qu'il me rende heureuse, là, juste une minute. » Il n'est pas venu, il ne viendra pas. « Je reste avec ma honte, lourde comme un homme malade. Non, non. Moi, je ne reste plus. » Elle prit son sac, le colla contre son ventre, se leva et sortit silencieusement. La porte se referma comme une huître. Solange frissonna, sa vie était restée à l'intérieur, coincée puis écrasée contre la porte de verre.

•

« Comment t'appelles-tu ? » demanda une jeune fille assise à ses côtés dans l'autobus. « Solange », répondit-elle rapidement en se tournant vers la fenêtre dans l'espoir que l'autre la laisse tranquille. Elle posa son bras sur le bord de la fenêtre, à l'extérieur du sixième sens et des mots solubles de sa voisine. Solange contemplait maintenant son bras menu et se rappelait comment Ulrich l'avait embrassé un jour. « Il n'y a pas si longtemps, il me semble. » Ulrich avait commencé par chatouiller son poignet avec ses lèvres puis était monté jusqu'à l'embouchure de son avant-bras et l'avait caressé de sa chevelure épaisse et molle. Puis il avait fait grimper son front jusqu'à l'épaule, éparpillant quelques petits baisers ici et là, comme on sale de la chair fraîche. Il lui avait dit, « tu m'attendras pendant que je serai ailleurs », comme un ordre donné du ciel. Puis il s'était repris et avait dit, « j'aimerais que tu m'attendes ». Mais il avait ajouté encore : « Seras-tu capable de m'attendre ? » Solange était partie sans répondre. Sur ses joues coulaient des larmes à l'encre de Chine. Pourtant, il n'avait rien vu.

« Je m'appelle Mina », lança la jeune fille assise à ses côtés. Ulrich lui avait dit : « Seras-tu capable de m'attendre ? » « Je me demandais si vous aviez du temps pour un café », dit Mina à Solange. Elle se retourna, surprise que quelqu'un veuille encore

bien d'elle et tout de suite, ce vague sentiment de désespoir d'en être rendue là. Mina n'était pas très jolie, mais avait du style. En la voyant dans la rue, on aurait facilement pu dire : « C'est une fille de caractère, une fille qui sait où elle va. » « J'ai besoin de parler, je ne sais pas… vous semblez en avoir besoin aussi… peut-être », chuchota Mina.

Solange hésitait, sa bouche restait ouverte dans l'attente qu'une parole sorte d'elle-même. Elle aurait voulu parler à Ulrich et c'est cette fille qui s'offrait. « Je ne veux pas que vous vous sentiez obligée », ajouta Mina. « Où veux-tu aller ? » répondit tout de suite Solange. « N'importe où, s'exclama l'autre. Descendons au prochain arrêt, nous trouverons bien quelque chose. » Mais une fois les portes franchies, il n'y avait rien. Ni café, ni magasins, ni restaurants. Que du ciel gris et de la route à perte de vue, des autos sales passant à toute allure, des gens pressés dans leurs voitures grises.

Les deux femmes ne se regardaient plus, elles marchaient droit devant. L'intimité perdue, les corps tendus, chacune cherchant quoi dire, n'ayant pas envie de parler de la pluie ou de lui. « C'est dommage, j'avais l'impression que tu aurais pu me montrer comment vivre », échappa enfin la jeune femme. Solange s'en tenait à son pas régulier, imperturbable. « Ulrich, tu n'es pas venu. Toute cette douleur pour remplir le vide dans lequel je suis maintenant plongée. Un trou noir où je m'abreuve des dernières larmes que j'ai créées pour toi. » « J'avais l'impression que tu en avais vécu beaucoup plus que moi », dit encore Mina en la regardant rapidement, embarrassée finalement. Regrettant d'avoir pensé ouvrir la bouche pendant ce trajet un peu trop long. Solange s'arrêta net. Elle sentait maintenant la fatigue dans tout son corps. « Je n'ai pas beaucoup dormi », se rappela-t-elle. « Je n'ai pas bien dormi », expliqua-t-elle à sa nouvelle connaissance. La mémoire lui revint soudainement, comme un démon fonçant sur sa proie. Des souvenirs écorchés, accrochés sans cesse par accident. Une chair à vif frappée contre le cuir sec d'une sandale. Sa peine retournée dans tous les sens comme une crêpe bien grasse dans la poêle. Lourde, la fatigue, et pénible,

tordant les sons et détruisant le souvenir des mots dits, des lettres troubles et retenues.

« Silence ! Je veux du silence, songea-t-elle. Un regard doux posé sur moi. Une main amoureuse touchant ma peau. Un peu moins de bruit, on parle trop de moi dans ma tête. » La jeune fille ajouta, uniquement pour le plaisir de mener à bout sa confidence obscure, « je crois que nous cherchons la même chose toutes les deux ». Solange pensa encore : « Je veux ton corps et mon corps entrelacés, endormis courageusement. S'étant tout dit, jusqu'au creux des reins. Rien de faux sous l'oreiller, que des plaintes amoureuses et douces. Seuls dans notre univers, ensemble dans la collection de caresses, dans le miroir sauvage. » Elle s'assit sur un banc. Sa tête penchait à gauche avec ses yeux vides, criblés de balles.

Mina se tint debout, silencieuse. Elle était loin de chez elle, de la chaleur. Tranquillement, ses yeux s'emplissaient d'eau. Même avec cette femme farouche et triste, elle n'existait pas. Même dans le vide complet, elle se sentait pleine de rides. La première erreur fut de sortir.

•

Avant de partir en voyage, Ulrich lui avait dit, « j'ai déjà hâte de te revoir ». Il se rappelait l'avoir dit, mais savait ne jamais l'avoir pensé. À son retour, il fut soulagé de constater que personne ne l'attendait à l'aéroport. En ville, il fit un détour pour ne pas croiser le café où elle devait patienter. « Silence. Je veux du silence dans ma tête, se dit-il. Plus une parole ni un regard. Seulement retrouver l'absence réconfortante, un bruit de fond envahissant. Un corps, seulement un corps, pas la tête ni le cœur, collé sur le mien pour l'engourdir. Une peau scellée à la mienne pour m'empêcher d'être lâche. Je ne veux rien dire. Seul, en dehors de la caresse et des mots chéris. Seul, loin de la cellule ardente et des inquiétudes passionnelles. Seul, comme tout à l'heure. » De toute façon, il allait repartir.